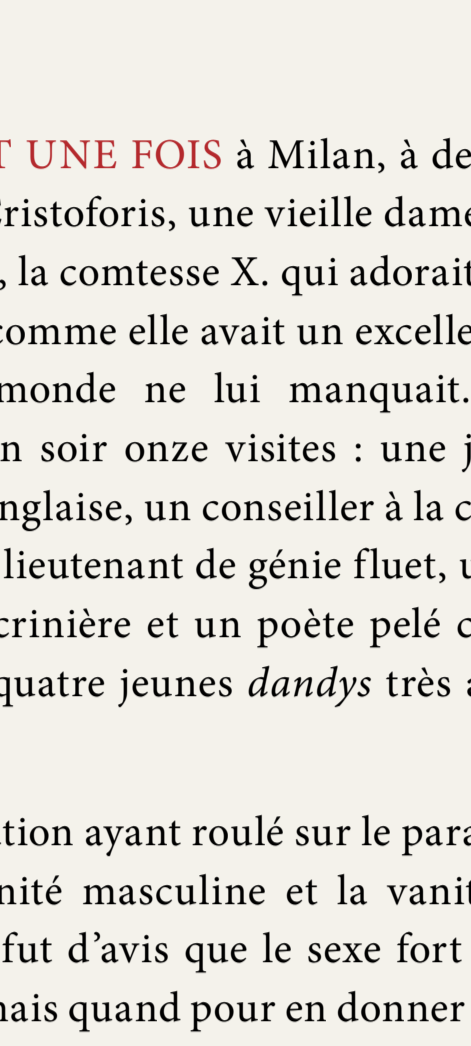


# Le Follet dans la glace



Vertiges  
JEAN VIVES COLLETTE ÉDITEUR

« La galleria di Cristoforis », une galerie marchande de Milan, donnant sur le cours Vittorio Emanuele II et la via Montenapoleone, vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.



Antonio Fogazzaro (1842-1911).

## LE FOLLET DANS LA GLACE

(Fable pour Marie)

**IL Y AVAIT UNE FOIS** à Milan, à deux pas de la galerie de Cristoforis, une vieille dame, richissime et fort laide, la comtesse X. qui adorait recevoir du monde ; et comme elle avait un excellent cuisinier, jamais le monde ne lui manquait. Son salon contenait un soir onze visites : une jeune veuve, une dame anglaise, un conseiller à la cour, un gros général, un lieutenant de génie fluet, un maître de musique à crinière et un poète pelé célèbres tous deux, plus quatre jeunes *dandys* très affairés à ne rien faire.

La conversation ayant roulé sur le parallèle éternel entre la vanité masculine et la vanité féminine, la majorité fut d'avis que le sexe fort était le plus vaniteux ; mais quand pour en donner un exemple, la maîtresse de la maison déclara que pas un homme si vieux et sérieux fut-il, n'était capable de passer devant un miroir sans contempler au moins à la dérobée sa séduisante image, nos hommes célèbres, le conseiller, le gros général protestèrent que c'était faux et que la vanité masculine se manifestait de toute autre façon. Deux légers éclats de rire aussitôt trillèrent dans l'air. Chacun crut que la veuve avait ri, et la veuve, de son côté, crut que c'était l'anglaise. Mais point : celui qui avait ri n'était autre qu'un de ces lutins familiers qui tournent autour de nous pour nous suggérer des mensonges et des péchés d'amour-propre. L'entretien expira là, car minuit venait de sonner. Les deux dames se levèrent et la maîtresse de la maison, fort aimablement, invita toute la compagnie à dîner pour le lendemain à six heures.

Le lendemain qui était une agréable et chaude journée d'avril, nos gens chacun de leur côté, se rendirent à l'invitation, les dames en voiture et les messieurs à pied. Le conseiller et le général demeuraient rue Alexandre-Manzoni, les autres habitaient, qui rue du Mont, qui rue Saint-André, qui Gros-Faubourg, qui Faubourg-Neuf. Bref, chacun d'eux prit par la galerie de Cristoforis, et bien que tous y passassent entre six heures moins le quart et six heures le hasard voulut qu'aucun d'eux ne fut accompagné. Tu sais que la galerie de Cristoforis forme deux passages à angle droit et qu'au coin se trouve un miroir que l'on rase quand on débouche d'un passage dans l'autre, en face de la brasserie Trinck. L'esprit malin se blottit derrière ce miroir et attendit nos invités pour leur jouer un de ses tours diaboliques. Le général passe le premier, se regarde dans la glace du coin de l'œil, et découvre, avec épouvante, une tache d'encre sur sa joue gauche. C'était six heures moins cinq, il n'avait pas le temps de retourner chez lui. Le général hâte le pas, son mouchoir sur sa figure, et à peine est-il entré dans l'antichambre de la comtesse qu'il demande un domestique une serviette avec un peu d'eau. Le domestique l'introduit dans une chambre à coucher et s'apprête à remplir la cuvette quand on sonne de nouveau à la porte. C'est le conseiller qui arrive le mouchoir sur la joue gauche et s'écrie : — Vite, je vous prie, une serviette et de l'eau. Le domestique le conduit dans une autre chambre à coucher et lui donne de quoi se laver. On sonne : voici le lieutenant qui, la main au visage, s'exclame : — C'est ennuyeux, j'ai des gants qui déteignent ; avez-vous de l'eau ? — Le domestique, ahuri, le mène dans une troisième chambre à coucher. Quatrième coup de sonnette ; c'est le professeur de musique qui dit brusquement : — De l'eau ! indique-moi une chambre. — Monsieur — répond le garçon d'un ton sec, — il y a déjà trois messieurs en train de se laver dans trois chambres, et il ne reste plus que la chambre de la comtesse de libre. Si vous voulez, je vous apporte ici une serviette et de l'eau. — Apporte — réplique le maître. Le garçon part, revient avec une serviette et de l'eau. Le professeur se frotte la figure et regarde si la serviette est sale, et comme la serviette est immaculée, il frotte puis regarde et re-frotte comme un désespéré. Autre coup de sonnette. C'est l'illustre poète, qui, voyant que son ami se nettoie, s'écrie : — Bravo. J'ai besoin de me débarbouiller, moi aussi. Suis-je propre ? demande l'autre en présentant sa face. — Parfaitement — Le maître, satisfait, entre chez la comtesse où il trouve le général et les autres dames. Puis ce sont tour à tour trois des jeunes gommeux qui sonnent et chacun d'eux demande du savon, une serviette et de l'eau. Le domestique se contient à grand peine pour ne pas rire et ne sait où donner de la tête. Il n'a plus de serviettes et court chez la lingère lui en demander ; la lingère s'emporte ; cependant, on sonne à la porte et personne n'ouvre ; la comtesse sonne, à son tour pour qu'on aille ouvrir, elle sonne une seconde fois et personne ne bouge ; elle sort et appelle ses gens. Alors le quatrième *fashionable* — qui attendait sur son seuil, persuadé lui aussi d'avoir de l'encre au visage — en entendant la voix de la comtesse qu'il craint de rencontrer dans le vestibule, mouille son mouchoir de salive, et une fois sûr que personne ne lui a vu faire cette malpropreté, se frotte la joue gauche de toutes ses forces, comme les autres. Enfin tous les invités sont réunis au salon, et la comtesse, qui, entre temps, a eu vent de quelque chose par le domestique, dit en souriant : Qu'avez-vous donc à la joue, mon cher général. pour être si rouge ? — Aussitôt, les autres messieurs qui croient également avoir la joue rouge, portent instinctivement la main au visage ; la comtesse rit, un des jeunes gens rit, puis un second, un troisième suivent, et tout le monde éclate. La glace étant rompue, la comtesse raconte la chose aux deux dames et toutes veulent savoir le pourquoi de cette épidémie extraordinaire.

— En ce qui me concerne — répondit le poète — il faut croire que la duchesse Y., une amie d'enfance, une vraie sœur pour moi, aura aujourd'hui avalé de la suie, car avant de venir chez vous, je suis allé la saluer à la gare, et elle m'a justement embrassé ici sur la joue gauche.

— Moi, par contre — dit le conseiller à la cour — je crois que c'est la teinte du ministre B. qui m'a sali. Ce dernier est aujourd'hui à Milan et m'a fait appeler pour une affaire de la plus haute importance. Nous sommes de vieux amis, et lui, en plaisantant m'a pris une joue et le médium et l'index. Comme il se teint, il est tout naturel qu'il eût les doigts sales.

— Quant à moi — dit le lieutenant qui avait oublié l'histoire des gants qui déteignent — j'ai remis une aquarelle à Sarah Bernhardt, et comme le temps presse, j'ai dû l'achever. Je me serai sans doute taché avec de l'encre de Chine.

— Je sortais de chez moi — dit à son tour, le professeur de musique — quand il m'est venu une idée pour le prélude de mon quatrième acte. Une véritable illumination savez-vous ? Je le dis parce que je n'ai aucun mérite à cela : les inspirations me viennent ainsi mystérieusement. J'ai couru à la maison pour jeter quatre mesures sur le papier, et certainement, dans la fougue de la composition, quelque pâté m'aura éclaboussé la figure.

— Voici — dit le général qui avait dépassé la soixantaine. Je fais tous les jours beaucoup de gymnastique. Aujourd'hui, à cinq heures, j'ai fait plusieurs rétablissements aux anneaux. Un des anneaux devait être sale et m'aura maculé le visage.

— Je ne sais comment pareille chose a pu m'arriver — dit un des jeunes *dandys*. — Aujourd'hui même il y a une demi-heure, je me suis savonné avec le *shetland-soap*, une nouveauté anglaise que j'ai fait venir de Londres et que peut-être personne ne connaît à Milan !

— Comment, comment ? — exclamèrent deux de ses collègues en dandysme.

— Moi, je l'ai depuis hier !

— Moi, depuis avant hier !

— Alors — répliqua l'autre — la faute doit être au *shetland-soap*.

— Mais non — s'écria le quatrième, celui qui avait fait sa toilette sur le seuil de la porte — je l'ai employé moi aussi, et je ne crois pas être sale, regardez.

— Mais, messieurs — observa la comtesse — vous me dites tous : ce sera le savon, ce sera l'encre de Chine, ce sera ceci, ce sera cela. Je voudrais bien savoir, maintenant, comment vous avez fait pour découvrir ces taches sur vos figures et pourquoi vous ne les avez remarquées que dehors.

Il y eut un silence un peu long.

— Un ami — commença le poète, gêné... Mais au même instant, le général, résolu, répondit sans détour :

— À vrai dire. Pour ma part, je vous l'avoue, comtesse, je me suis regardé dans le miroir de la galerie de Cristoforis.

— Ah ! bien ! — Ah ! diable ! — Ah ! sapristi ! — s'écrièrent involontairement le maître de musique, le lieutenant et un des jeunes *dandys*.

— Ah ! ah ! — firent à leur tour les dames qui avaient deviné, et elles obligèrent nos trois amis à reconnaître qu'eux aussi s'étaient regardés dans la glace ; puis les dames et les quatre coupables confessés fondirent bruyamment sur les autres messieurs pour leur faire avouer, et sauf le poète qui s'obstina avec l'histoire de son ami, tout le monde alléqua le miroir maudit de la galerie.

— Dites-bien, messieurs — observa la comtesse en riant, car je vois que sans lui vous m'arriviez avec une lamentable figure.

— Ce n'est que trop vrai — répondit le général — demandez à Frédéric. Frédéric, le garçon, entra, à ce moment pour annoncer que le dîner était servi.

— N'est-il pas vrai, Frédéric — lui dit le général — que j'avais le visage dans un joli état ? Et les autres aussi, n'est-ce pas ?

— En vérité — répondit Frédéric — pour ce qui est de monsieur le général, de monsieur le conseiller et de monsieur le lieutenant, je ne puis rien dire car ils avaient le visage couvert, mais quant aux autres messieurs, j'ai vu parfaitement qu'ils n'avaient rien.

Tous protestèrent, et le domestique tint bon, laissant même entendre que le général et le lieutenant se trouvaient dans le même cas.

— Comment, comment ? — exclama la comtesse ! — c'est de la magie ! Nous n'irons pas à table que nous n'ayons découvert ce mystère !

— La petite table, comtesse ! — dit la dame anglaise qui était spirite et se livrait souvent à des expériences en compagnie de la maîtresse de la maison — il faut interroger la petite table.

Ce qui fut dit fut fait. On apporta la petite table qui se mit aussitôt à tourner avec un craquement général comme si elle riait. Interrogée sur le comment et sur le pourquoi des fameuses taches elle fit cette judicieuse réponse :

Chaque miroir est ma demeure,  
Les taches sont ma tromperie  
Toutes les autres sont tromperies  
De leurs seigneuries.

LE FOLLET DE LA GALERIE.

Sans attendre la fin, ces messieurs crièrent : — à table ! à table ! Vite ! Vite ! Des histoires ! Des blagues ! À table ! à table ! — Et entraînant avec eux les dames qui, comme des folles, riaient d'eux et surtout du poète, de sa duchesse et de son ami, ils se précipitèrent comme un ouragan dans la salle à manger, sans une conspiration contre le public. »

### *Le Follet dans la glace.*

un récit d'Antonio Fogazzaro (1842-1911),  
traduit par Henri Aymé-Martin,

est paru dans *La Nouvelle Revue*,  
tome 117, à Paris, en 1899.

ISBN : 978-2-89816-338-8  
© Vertiges éditeur, 2021

— 1339 —

Dépôt légal — BAnQ et BAC : premier trimestre 2021

**Lecturiels**

www.lecturiels.org